

flèches enrubannées. Quand il en a trois paires sur sa croupe ruisselante de sang, le taureau devient enragé et se secoue comme un forcené.

Il est à point. Voici le dénouement, c'est à son tour de mourir. L'espada, le célèbre Frascuelo, entre dans l'arène à pas lents. Il salue les spectateurs avec la plus grande tran-



Au Prado.

quillité, et demande la permission de tuer le taureau à la loge des autorités.

La permission obtenue, Frascuelo d'un beau geste, jette son chapeau en arrière sans regarder, et se dirige vers le taureau, l'épée enveloppée dans un grand voile rouge nommé la muleta.

Bien planté devant le taureau, il fait tourbillonner sa muleta et se contente, à chaque charge de la bête, de pirouetter sur les talons pour éviter les cornes sanglantes. Enfin il s'arrête, le taureau demeure aussi immobile, et tous deux, à trois pas l'un de l'autre, se visent pendant une minute terriblement longue ! Au moment où le taureau se précipite, Frascuelo allonge le bras et

frappe. Le taureau roule à terre, mais se relève aussitôt couvert de bave et de sang, et ce n'est qu'à la troisième estocade précédée des passes de muleta, que la boucherie se termine par la mort de la bête.

Ouf!.. ... Quel soupir de soulagement ! Au risque de froisser Maures, Navarrois et Castellans, nous déclarons la chose absolument hideuse ! Et pourtant nous étions partis pour la corrida avec un enthousiasme surchauffé encore par le spectacle coloré de l'arrivée ; mais la mort du premier cheval vidé par la bête nous en a radicalement guéris et n'a laissé à la place qu'un profond sentiment d'horreur.

L'entr'acte n'est pas long, cinq minutes suffisent. Les attelages de mules accourent avec un gai carillon de clochettes, les cadavres des trois chevaux et de leur assassin sont accrochés et traînés au dehors, les paquets d'entrailles sont enlevés, et du sable est jeté sur les mares de sang.

Au moment où nous allions nous sauver, un deuxième taureau, un noir à longues cornes, fait son entrée et nous restons malgré nous.

Mêmes éventrements de chevaux, mêmes chutes de picadores. Un chulo est lancé d'un coup de tête par-dessus la barrière, sans trop de mal heureusement, et enfin mort du taureau d'un seul coup d'épée entre les deux épaules.

Cette fois, sans le moindre respect humain, nous nous sauvons ; on sourit autour de nous, c'est le moindre de nos soucis. Nous avons le temps d'apercevoir, dans les annexes de l'arène, des gens en train de charger les cadavres des pauvres chevaux sur une charrette, et de casser les cornes des taureaux à coups

de masse. Par les portes de l'arène nous voyons encore les chulos courir et le troisième taureau en train d'éventrer un cheval.

Et voilà ! c'est assez pour toute une existence. Sans vouloir faire de la sensiblerie, cet abattoir féroce nous semble répugnant. Les toreros sont superbes, tant que l'on voudra, mais le supplice des pauvres vieux chevaux nous pénètre d'horreur et nous fait oublier ce que le spectacle peut avoir d'héroïque.

Avec les chevaux, les picadores seuls nous intéressent, eux aussi sont là pour recevoir les coups ; immobiles sur leurs vieux coursiers, ils attendent l'attaque du taureau, certains d'être renversés deux ou trois fois à chaque course ; alourdis par leurs bottes de zinc, ils peuvent à peine se relever, toute leur adresse consiste à tomber entre la barrière et leur cheval pour être préservés par ce rempart des cornes du taureau.

Les courses de taureaux ont leur Moniteur, le journal *le Toreo*, qui paraît le lendemain de chaque course et donne au public le compte rendu détaillé de la fête, avec de savantes dissertations sur la bonté des taureaux et sur la façon plus ou moins artistique dont ils ont été estocadés.

Il faut voir comme ils sont achetés et lus et comme les toreros en petite tenue, attablés dans les cafés sont entourés par les amateurs. Maintenant que tout est passé, l'*autre* qui a oublié les chevaux vidés, les seaux d'entrailles et de sang répandus sur le sable, a retrouvé son ancien enthousiasme pour les Corridas et prétend avoir été entraîné de force hors de l'arène.

Il va si loin dans son endurcissement que nous craignons fort qu'à notre prochain voyage à Madrid, il ne se fasse toréa-

dor ! S'il veut un jour se faire recevoir membre de la société protectrice des animaux, que ceci le fasse blackboucher !

Un séjour à Madrid consiste en visites aux musées et en promenades dans les belles avenues du Prado.

Le Musée, c'est la maison de Velasquez ! Le grand maître y trône avec son escorte : le dur Ribera, le langoureux Murillo, Zurbaran, Alonzo Cano, Goya, etc.

Naturellement nous n'y toucherons pas, nous résisterons même, en faveur de ses Majas, à la tentation de dire du mal de Goya et de ses accès de folie furieuse sur toile.

Le Prado a été chanté par les poètes et il le mérite, tant pour ses avenues et pour ses statues que pour les Mantilles de ses promeneuses, Marquesas ou simples Mañolas.

Le salon du Prado, centre de la promenade élégante, est au bout de la grande rue d'Alcala, entre deux superbes fontaines qui font jaillir et bouillonner leurs eaux, à droite et à gauche, non pas de ces affreuses fontaines parisiennes, en zinc de pendule, mais de vrais fontaines, des monuments grandioses tout en marbre blanc.

A droite c'est Cibèle, sur un char traîné par des lions, à gauche c'est Neptune, debout le trident à la main, sur une conque portant sur des roues à palette, comme en ont les bateaux à vapeur, et traînée par deux chevaux marins.

Les monuments de Madrid sont peu nombreux et les églises manquent absolument d'intérêt ; tout est moderne, il y a seulement, non loin de la puerta del Sol, une assez belle place à arcades, la Plaza Mayor, ornée de la statue de Philippe III qui la fit construire. Un de ses côtés est occupé par la Panaderia,

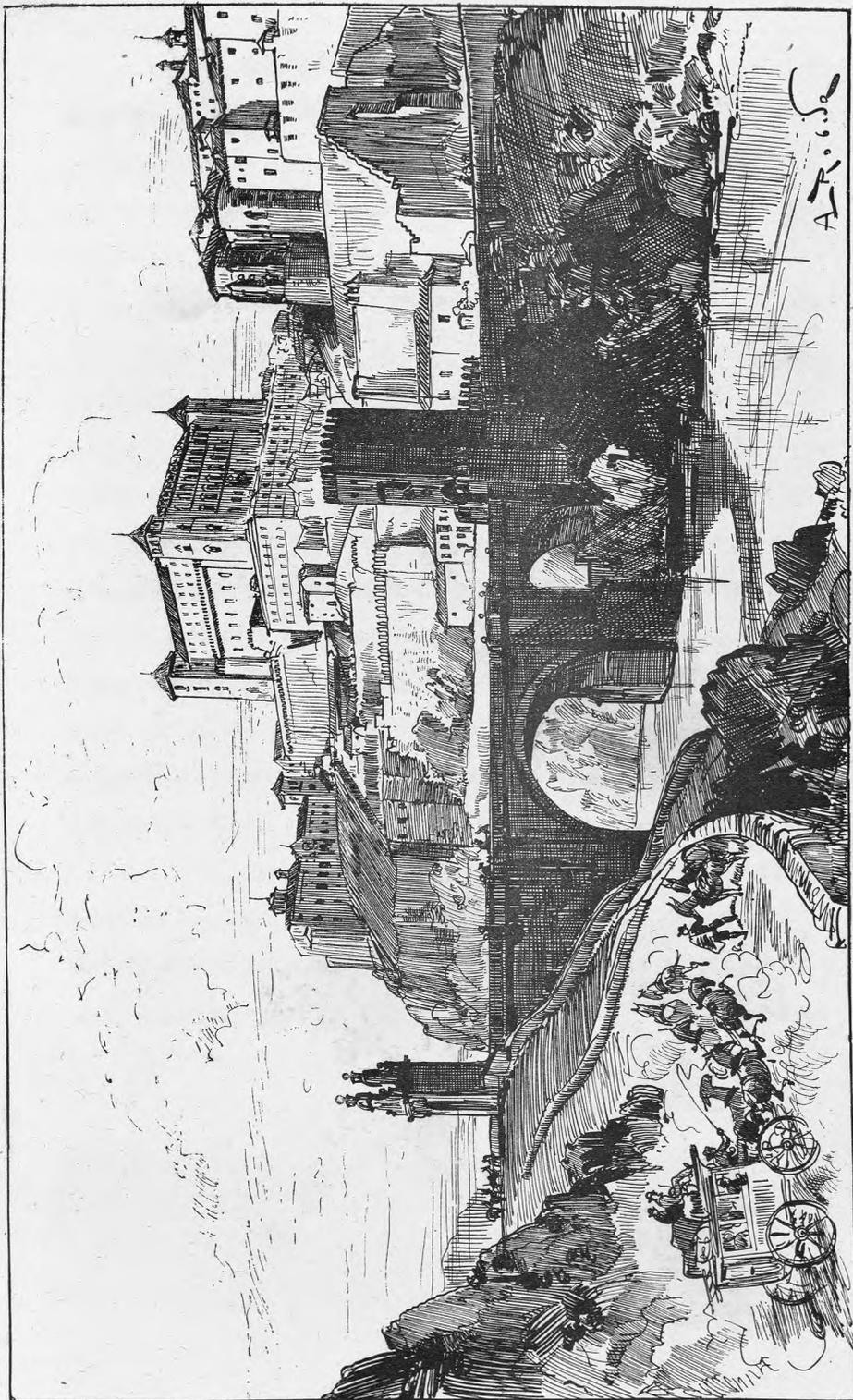
vieil édifice de la fin du seizième siècle, qui ne manque pas de caractère.

L'immense Palais-Royal, à l'extrémité de la ville, sur une hauteur dominant le Manzanarès, est, comme tant d'autres palais, un énorme carré d'une majesté un peu ennuyeuse ; la cour d'entrée est assez belle, il est vrai que lorsque nous l'avons vue, elle était pleine de troupes : infanterie, cavalerie, artillerie.

C'était l'heure de la parade de la garde montante. Deux bataillons d'infanterie, des dragons, des lanciers, du train des équipages et deux batteries d'artillerie étaient rangés dans la cour pendant que les musiques donnaient l'aubade au roi. Après une demi-heure d'attente, la garde descendante quitta le palais d'une façon assez amusante, les musiques jouèrent une marche très lente et presque funèbre et toutes les troupes s'en furent l'arme au bras, tout doucement, levant les jambes avec une lenteur et une componction comiques.

A quinze pas du palais, changement à vue : sur un coup de clairon, les armes furent mises sur l'épaule, les fantassins allongèrent un pas accéléré tout joyeux, et la cavalerie prit le trot.

Quant au Manzanarès, il avait de l'eau.



Toledo. — Le pont d'Alcantara et l'Alcazar.





Devant la caserne.

CHAPITRE SIXIÈME

Tolède. — Nuit tolédane. — La cathédrale de San Juan de los Reyes. — Un théâtre dans une ruine arabe. — Les synagogues. — La belle Florinde. — Les palacios de Galiana.

Tolède ! Tolède ! ville mystérieuse et terrible, où tout est d'une trempe extraordinaire, même les aubergistes et les pulgas ! Salut et merci ! Toi seule as conservé les vieilles traditions castillanes, toi seule en ce monde dégénéré t'obstines à tenir tête au flot montant du Ruederivolisme universel, toi seule possèdes encore des rues fantastiques où les maisons sont jetées dans un pêle-mêle farouche avec les idées sur l'alignement du calife Abdérame.



Commettre l'imprudence pittoresque d'une arrivée de nuit à Tolède, c'est se livrer pieds et poings liés à l'aubergiste chez lequel on débarquera; cet homme de fer pourra se dispenser de mettre le moindre empressement à vous offrir un abri, il est sûr de sa proie; car on a, de la gare à la posada, circulé à travers un décor tellement terrible, tellement embrouillé, tellement cinquième acte de mélodrame, que l'impossibilité absolue de faire six pas tout seul dans la noirceur des rues a été démontrée clairement aux voyageurs les plus extravagamment aventureux.

Quelle entrée! D'abord des rochers surmontés d'un fantôme de castillo dentelé et déchiqueté, puis un autre donjon formant tête de pont à herse et créneaux, des rampes aux cailloux raboteux escaladées au grand galop des quatre mules de l'omnibus, des bouts de rues absolument noires, des mares d'encre piquées d'un malheureux réverbère aussi antique que rébarbatif, du noir en bas, du noir en haut, des grillages formidables, des ombres de balcons de fer avançant sur la rue, des maisons à l'aspect féroce, presque sans ouvertures: tel est le paysage au fond duquel surgissent de temps en temps, comme des figurants de théâtre, des ombres de passants enveloppés de manteaux et porteurs de lanternes, qui traversent silencieusement un carrefour de trois mètres, pour se fondre tout de suite dans le noir intense des petits couloirs décorés du nom de rues.

Enfin, après avoir été secoués comme une salade pendant un bon quart d'heure, par un omnibus qui s'efforçait de paraître aussi terrible que tout le reste en rendant à chaque instant des bruits de ferraille inimaginables, nous nous heurtons à notre

fonda, monument non moins noir et non moins mystérieux que les autres. Personne ne s'inquiète de nous, on nous abandonne dans la cour, sachant bien que nous ne pourrons pas nous évader.

Une circonstance aggravante comble de joie l'un des voyageurs, l'affamé de couleur locale qui avait sollicité l'arrivée de nuit, la posada est pleine de monde attiré par les douces émotions d'une corrida de toros annoncée pour le lendemain.

Autre circonstance aggravante qui fait frémir le deuxième voyageur, celui qui ne veut pas faire d'excès posadesques, l'aubergiste s'appelle Sanguino!!! Il est des moments dans la vie où l'héroïsme est nécessaire, nous étions dans un de ces moments-là. Nous fûmes héroïques! Sans nous arrêter à ce que ce nom de Sanguino pouvait avoir d'inquiétant, nous acceptâmes pour chambre une sorte de crypte au rez-de-chaussée, défendue par d'énormes barreaux de fer, seul local que nous eussent laissé les amateurs de taureaux.

Passons sur cette nuit de douleurs. Le lendemain nous savions pourquoi l'aubergiste s'appelait Sanguino!

C'était notre faute aussi; trop bien traités ailleurs, nous avons oublié notre phrase :

« Hemos venido á España, etc..... »

A Tolède elle n'eût pas été inutile. Les pulgas avaient sévi, sans compter, ô terreur, les bestioles que les convenances les plus élémentaires défendent de nommer, même en espagnol, et que par euphémisme les péninsulaires appellent *la infantería*, par opposition aux pulgas rangées sous l'étiquette *caballería*, deux corps d'armée qui marchent souvent de concert avec un

troisième corps, les *trompeteros* ou moustiques, toujours altérés de sang.

Mais enfin il s'appelait Sanguino ! — Il fallait bien qu'il eût des raisons pour porter ce nom terrible.

Si nous n'avons pas encore vu la célèbre manufacture nationale de bonnes lames de Tolède, nous avons du moins éprouvé ses produits, car il est impossible que la cavalerie et l'infanterie dont le señor Sanguino a bien voulu nous faire les honneurs, se fournissent ailleurs qu'à la manufacture royale ; l'industrie privée ne saurait, sans des sacrifices qui sont au-dessus de ses forces, produire des pointes aussi fines et aussi sûres que celles dont l'armée de Sanguino fait usage habituellement. Ce sont véritablement des dagues de la meilleure trempe !

Pour la première fois, cette nuit-là, nous n'entendîmes pas l'odieux sereno, le gardien de nuit fauteur d'insomnies, glapir toutes les heures son horrible chanson : *la doce de la noche*, etc. Il n'y en a sans doute pas à Tolède, mais ils ont peur, ils se casseraient le cou dans les rues en moins d'un quart d'heure, ou se perdraient dans les ruelles jusqu'au jour du jugement dernier.

A cinq heures du matin, à moitié gelés dans notre crypte humide, nous sortons de chez Sanguino et, pour nous réchauffer même au prix du plus profond ridicule, nous nous élançons au pas de course dans les rues de Tolède, nous montons des escarpements, nous roulons sur des pentes, nous traversons le Tage, nous gagnons la campagne, nous jetons le désordre au sein de paisibles troupeaux de chèvres et enfin, pour achever de nous

ranimer, nous allons boire de l'aguardiente avec des muletiers.

Si nous avons eu un tout petit peu de l'érudition de Sancho Pança en matière de proverbes espagnols, nous n'aurions pas évité nos malheurs, mais nous eussions au moins évité d'en être étonnés, car — on nous l'a révélé depuis — une mauvaise nuit s'appelle proverbialement en Espagne une *noche toledana* !

Oh ! sagesse des nations ! Dieu nous garde désormais de médire de toi !

De plus, deux gravures aperçues (en revenant aux vitrines de Madrid) nous en ont dit bien davantage. Oyez-en la description et frémissez !

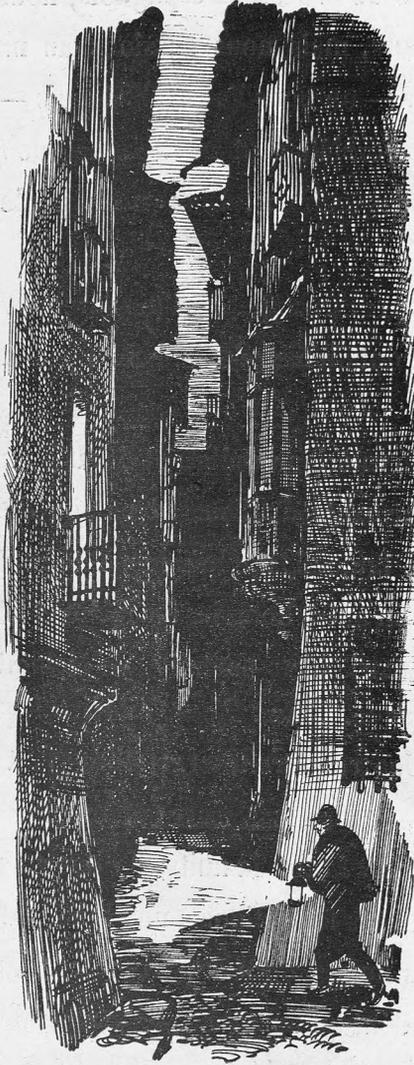
1^{er} *Tableau* : Un intérieur sombre et dévasté, une porte brisée, une femme, charmante d'ailleurs dans son déshabillé galant, évanouie sur un fauteuil, un homme à terre avec une dague dans le cœur, et un autre homme, farouche et l'air désagréable, celui-là, — le mari, bien entendu, — debout et brandissant une deuxième dague. Titre : *Noche toledana* !

2^e *Tableau* : Une rue étroite et sombre (tout à fait celle du señor Sanguino, moins le réverbère effarouché qui dans sa solitude ose à peine y brûler la nuit) ; de hautes maisons mystérieuses, des grillages fantastiques, une lune blafarde se cachant derrière un gros nuage, du noir partout, et, dans cette ombre, deux hommes, dont un au moins a l'œil flamboyant — l'autre est vu de dos — estocadant avec fureur, de la dague et de l'épée ! Titre : *Noche toledana* !

Brrr!!!

Un peu remis par des exercices violents de notre *noche toledana*, nous revenons au pont d'Alcantara, et nous prenons

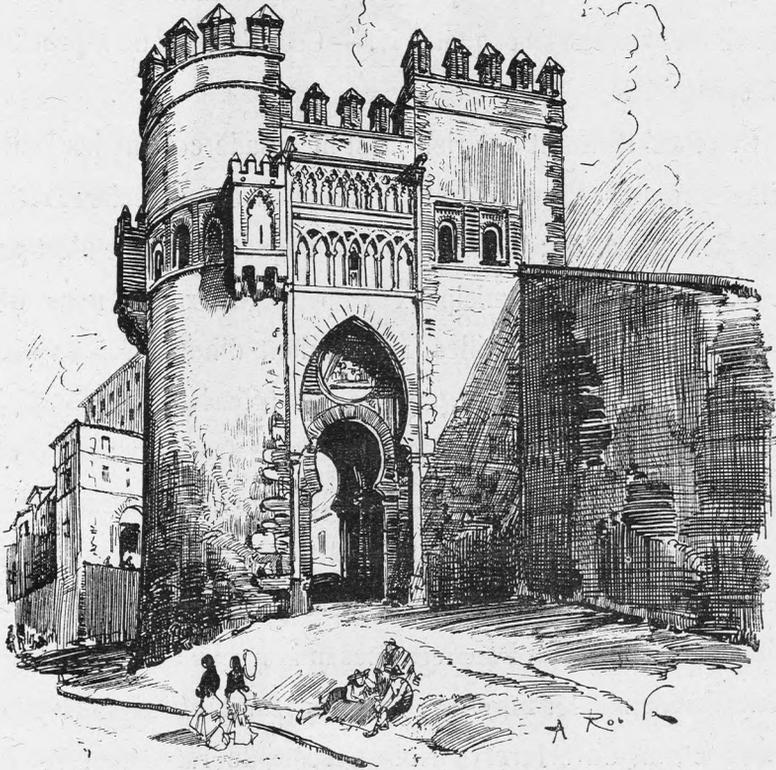
un guide avant de nous engager dans le dédale inouï des rues de la ville. C'est humiliant, mais nécessaire; peut-être à l'heure



Les rues le soir.

qu'il est des voyageurs ayant négligé cette précaution à leur arrivée en 1840, errent-ils encore désespérés dans les rues de Tolède, sans pouvoir le faire connaître à leur famille.

Tolède est bâtie sur un immense rocher, escarpé, irrégulier, crevassé, avec des fonds et des hauteurs, et presque complètement entouré par le Tage qui coule bruyamment au fond d'un ravin rocailleux, en décrivant un grand cercle en fer à cheval



La Puerta del Sol à Tolède.

autour de la ville. Tolède, ville impériale, se vante d'être, comme Rome, bâtie sur sept collines ; nous ne les avons pas comptées, mais nos jambes ont pu en apprécier les douceurs, car elles ont remarqué que l'on ne cessait de remonter un escarpement que pour descendre immédiatement dans un ravin.

Il y a de tout dans cet entassement désordonné de bâtiments, de remparts et de tours, grim pant aux rochers ou descendant au fond des coupures du roc ; il y a des fragments romains, des tours visigothes, d'anciennes constructions arabes accommodées au goût castillan dans les premiers jours de la conquête, des maisons du moyen âge, le tout formant un ensemble absolument dénué de coquetterie. — Ceci n'est pas un reproche, au contraire !

Ceux qui trouvent que rien n'est maussade comme les jolies villes, propres, soignées et ratisées peuvent se déclarer satisfaits devant Tolède ; Tolède n'est pas coquette, Tolède n'est pas gaie, les conseils municipaux trop soigneux qui nous ont abîmé tant de vieilles villes, reculeraient d'horreur à sa vue ! Il est impossible d'avoir le paysage plus rébarbatif qu'elle, c'est le moyen âge brutal et solide campé sans façon sur ses vieux rochers rebelles à toute idée d'embellissements modernes.

A première vue toutes les rues et toutes les maisons se ressemblent ; elles ont le même caractère de férocité, à des degrés différents, voilà tout. Dans ces rues qui semblent des lits de torrents desséchés, les maisons se pressent sombres, mystérieuses, presque sans ouvertures parfois, percées de rares fenêtres en haut et d'une porte farouche en bas. — Toutes les façades sont rongées et écorchées, les fenêtres et les balcons sont pourvus de belles grilles bien serrées ; de loin en loin l'ogive et l'arc arabe se retrouvent à quelques fenêtres restées dans l'état primitif, ou se devinent sous le plâtre des réparations. Quelques vieilles murailles d'églises, anciennes mosquées transformées, ont conservé des ornements arabes, de jolies fenêtres dont l'arc en

fer à cheval a seulement été bouché. — Des azulejos, carreaux de faïence mauresques, se rencontrent un peu partout, appliqués dans les façades des édifices ou des plus vieilles maisons, et garnissant parfois le dessous des balcons.

Les portes surtout sont bien curieuses, ce sont de véritables portes de forteresse, à l'épreuve des arquebusades les plus violentes; elles ouvrent généralement dans un encadrement arabe ou gothique; leurs battants, épais comme des madriers, soutenus en dedans par de grosses pièces de bois, sont doublés des deux côtés d'une carapace de plaques de fer et garnis du haut en bas au dehors par un semis d'énormes clous de fer ou de cuivre à tête grosse comme le poing, et presque toujours curieusement ciselés dans le style arabe.

De l'intérieur des maisons on n'aperçoit guère qu'un vestibule pavé de petits cailloux et une seconde porte presque aussi solide, donnant sur le patio, la cour intérieure, presque toujours à arcades, pleine de soleil, de fleurs et de verdure, aussi charmante que la maison extérieure est lugubre. Soulevez, si vous pouvez, le lourd marteau de ces portes de prison, et derrière la sombre façade un coin féérique apparaîtra. Ces mirifiques portes sont bien éprouvées par les années; elles ont, pour la plupart, autant de pièces et de morceaux qu'un manteau de mendiant et par endroits le bois pourri remue dans sa doublure de fer. N'importe, elles tiendront encore de longues années avec leur garniture de clous et en ajoutant par-ci par-là quelques briques aux façades écornées, en rajustant quelque balcon tremblant, les fortes maisons d'autrefois dureront longtemps après que les nôtres auront été réduites en poudre.

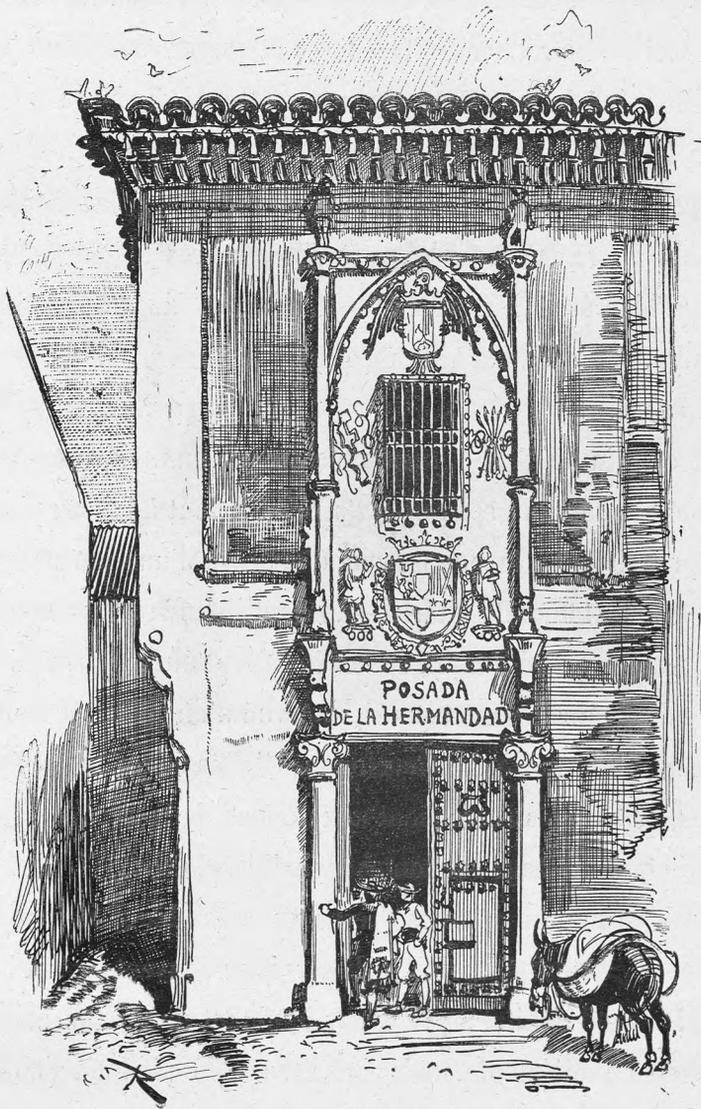
Décidément il est impossible de rêver plus splendides coupes-gorges que ces rues aux effrayants zigzags; la palme de la férocité, offerte successivement à chacune, est toujours revendi-



Une maison à Tolède.

quée par quelque calle plus diabolique. Voilà donc pourquoi les habitants avaient si bien perfectionné l'acier de leurs dagues ! on comprend que, pour prendre seulement l'air du soir sur le pas de leur porte, ils étaient obligés d'endosser une armure à l'épreuve et de ceindre une ou deux colichemardes bien trempées.

Les deux ponts qui traversent le Tage aux extrémités du fer à cheval décrit par le fleuve, le pont d'Alcantara et le pont San



Ancienne prison de la sainte Hermandad,

Martino, tous deux arabes, sont des monuments de grande hardiesse et de noble allure. Chacun d'eux se compose d'une grande